

## LES TROIS JEAN

*Paul Duchon, Contes populaires du Bourbonnais, p 137*

Il y avait une fois, dans l'ancien temps où la reine Berthe filait, une dame très riche qui parvenait à filer trois quenouillées chaque jour pendant sa veillée, en chantant d'un air ravi : « Tourne, tourne, mon fuseau ! Saute, saute comme un crapaud et voltige comme un oiseau ! »

Elle avait trois châteaux, les plus beaux du pays, et s'en allait de l'un à l'autre selon sa fantaisie. Il y en avait un qu'elle aimait particulièrement parce que c'était le plus grand, le mieux aménagé, le plus riant, qu'il était entouré d'un jardin très fertile, de nombreux domaines et de fortes terres que l'été couvrait de moissons sans pareilles.

Elle . avait aussi trois fils en âge de se marier ; ils s'appelaient tous les trois Jean, mais, pour les distinguer, elle appelait l'aîné Jean, le second Pas-Jean et le troisième BonJean.

Les deux aînés avaient chacun leur fiancée, ou si l'on veut leur «promise»; le troisième, Bon-Jean, n'en avait pas quoique il fut le plus joli garçon qu'on put voir et le plus accompli sous tous les rapports, parce que faisant peu de cas de l'esprit d'entreprise il ne mettait aucun empressement à courtiser les filles.

Or, un jour, leur mère qui ne paraissait avoir d'autre pensée que celle d'imiter les araignées, qu'on voit toujours pendues à leur fil et toujours occupées à leur toile, appela près d'elle les trois Jean et leur dit:

- Mes enfants, voici trois lots de chanvre, tous égaux, de même poids, de même qualité, un pour chacun de vous ; comme vous êtes en âge de vous marier, confiez votre lot à la jeune fille que vous prétendez épouser et je promets mon plus beau château à celui qui me rapportera le plus beau fil.

Les trois Jean prirent leurs ballots et s'éloignèrent par trois chemins différents. Pour masquer son embarras, Bon-Jean, qui n'avait point de fiancée à qui confier l'ouvrage, prit un chemin désert à travers une contrée sauvage et marcha droit devant lui pendant longtemps sans même savoir où il allait

Étant parvenu très loin, il se sentit envahi par une grande tristesse. « Que je suis malheureux de n'avoir point de fiancée ! disait-il à haute voix, qui donc filera mon chanvre? »

Tout en parlant de cette façon il arriva sur la chaussée d'un étang où il entendit une voix qui lui parut belle et harmonieuse et cette voix disait :

- Quoi? Quoi? Quoi? Qu'as-tu Bon-Jean? Quoi? Quoi?

Saisi d'étonnement, on le serait à moins, il tourne la tête à droite, il tourne la tête à gauche, il regarde partout avec curiosité. Tout à coup, à ses pieds, qu'est-ce qu'il voit? Une grenouille, une grenouille qui lui lançait de bons regards pleins de compassion.

Sans penser à rien il répond alors tout bonnement :

- Ma Mère a promis son plus beau château à celui de ses trois enfants qui lui rapporterait le plus beau fil : voilà bien mon chanvre, mais je n'ai point de fiancée et je ne sais pas à qui le confier pour le faire filer. .

- Hé! quoi! quoi! Bon-Jean, jette-le dans l'eau. Dans l'eau, près de moi, quoi !

Il ne fait ni une ni deux : il jette le chanvre dans l'eau, près de la grenouille, couleur d'espérance, et puis il rebrousse chemin et revient tout droit chez lui.

Quelques jours plus tard, la mère fait appeler ses fils et leur dit:

- Il est temps. Allez quérir votre fil. Vos fiancées doivent avoir achevé l'ouvrage.

Jean et Pas-Jean partirent d'un pas leste et joyeux parce qu'ils étaient tous les deux remplis de confiance.

Bon-Jean, la tête basse et l'air songeur, se rendit tristement au bord de l'étang où sans penser à rien il attendit en poussant de grands soupirs et des gémissements.

- Quoi ? Quoi ? dit aussitôt la grenouille, couleur d'espérance, Bon-Jean, qu'as-tu ? Quoi ? En sautant, en sautillant, elle lui montra une jolie pelote déposée avec soin sur l'herbe, au bord de l'étang, puis elle disparut prestement au fond de l'eau.

Bon-Jean ne savait qu'en dire; il ramassa la pelote sans penser à rien et revint à la maison.

Les trois frères se présentèrent ensemble à leur mère en lui disant:

- Mère, voici le fil.

La mère commença par examiner minutieusement les deux pelotes de Jean et de Pas-Jean et déclara qu'elles étaient l'une et l'autre magnifiques et qu'on ne pouvait dire quelle était la plus belle, mais lorsqu'elle eut examiné à son tour celle de Bon-Jean elle se mit à pousser des cris d'admiration qui n'en finissaient plus, déclarant que le fil était si doux, si fin, tellement uni, si blanc, si solide et si souple que celui des deux aînés ressemblait à de la filasse en comparaison. Au diable, la filasse !

Voyant que leur mère allait donner à Bon-Jean son plus beau château parce que sa fiancée lui semblait être la meilleure filandière, Jean et Pas-Jean lui dirent tous les deux ensemble:

- Mère, il ne suffit pas, pour qu'une femme soit parfaite, qu'elle sache merveilleusement filer; ne faut-il pas aussi qu'elle sache bien faire la pâtisserie pour fournir à la table des pâtés de gibier ou de chapon, et les tartes, « pompes » et gâteaux de toute sorte ?

La mère en convint, déclarant qu'une bonne table avait toujours fait une bonne maison ; elle accorda donc une seconde épreuve pour fixer définitivement le sort de son beau château.

Les trois frères s'en allèrent comme la première fois et revinrent en apportant de la pâtisserie de même qu'ils avaient apporté du fil, Bon-Jean se trouvant encore servi par la grenouille de l'étang.

Pâtés et gâteaux de Jean et de Pas-Jean furent trouvés délicieux, mais que dire de ceux de Bon-Jean? C'étaient de si étonnantes merveilles qu'après en avoir goûté, la mère déclara que la pâtisserie des deux aînés n'était que de la « miyasse » en comparaison. Au diable la miyasse !

- Mère, dirent ensemble Jean et Pas-Jean, se vêtir et se nourrir ne sont pas tout pour un ménage. Que devient-il sans la santé? On en voit, hélas! assez d'exemples. Et que devient-il souvent quand la beauté de la femme ne retient pas le mari au foyer? Suspendez votre jugement jusqu'à ce que vous ayez pu voir nos fiancées.

- Allez-donc les chercher ! dit la mère, c'est juste ; et je veux me rendre compte de cela par moi-même, avant de rien décider.

Et les trois frères s'en allèrent pour la troisième fois. Bon-Jean se rendit sur le bord de l'étang où il se sentit de nouveau envahi par une grande tristesse.

- Que je suis malheureux de n'avoir point de fiancée ! disait-il à haute voix, de n'avoir point de fiancée à conduire vers ma mère, à la maison !

La grenouille parut

- Quoi! Bon-Jean, après ce que j'ai fait pour toi, j'espère que tu n'hésiteras pas à me croire. Eh ! bien ! crois-moi ! J'étais une jolie petite fille, un peu fée, quand par jalousie une méchante fée, très vilaine, mais plus puissante que moi, m'a condamnée à vivre avec mes sœurs et mes servantes dans une demeure

enchantée, cachée au fond de cet étang. Elle nous a jeté un sort. En vertu de ce sort je ne peux paraître en dehors de cette maison, soumise à un enchantement, que sous la forme d'une grenouille, telle que tu me vois. Mais le sort sera levé le jour où quelque jeune homme voudra m'épouser et me le promettra dans cette maison de verre que j'habite avec mes sœurs et mes servantes et qui est cachée au fond de l' étang.

Quoi! Quoi! Bon-Jean, viens chez moi.

Sans penser à rien, Bon-Jean saute alors dans l'étang, tout bonnement.

Il se sent bien doucement tiré vers le fond de l'eau et en moins de rien il se trouve à son grand étonnement dans la maison enchantée qui était un vrai palais de cristal. Aussitôt, en entrant avec lui, la pauvre grenouille reprit sa forme naturelle et devint sous ses yeux la plus jolie jeune fille qu'on puisse imaginer.

Elle allait et venait au milieu de ses sœurs et de ses servantes et gouvernait parfaitement toute la maison où rien ne manquait pour le plaisir de la vie, sauf que l'emprisonnement forcé empoisonnait le plaisir.

Bon-Jean n'attendit pas un instant pour demander la main de cette merveilleuse fiancée qu'il amena bien vite vers sa mère, car le sort était levé.

Et lorsque les trois frères se présentèrent ensemble devant leur mère avec leurs fiancées, celle de Bon-Jean l'emporta tellement sur les deux autres par sa beauté, sa bonne mine fraîche et rose, sa souplesse, sa vigueur, sa finesse et sa gaîté, que la mère après avoir poussé des cris d'admiration qui n'en finissaient plus et proclamé que c'était la plus « gente », donna enfin le beau château à Bon-Jean qui a été pendant toute sa vie l'homme le plus heureux qu'on ait jamais vu.

*Recueilli (Sic) par M. l'abbé Deshombres, curé de Servilly.*